

PATHOLOGIE DE LA BÊTE

Approche causale du mal collectif

ALAIN CHAÛ.

PATHOLOGIE DE LA BÊTE.....	1
Introduction.....	1
Peut-on définir le mal ?.....	2
Les Origines Du Mal	4
Origines extérieures.....	4
Origines humaines.....	4
Sources individuelles.....	4
Vulnérabilité de la condition d’Homme.....	5
Animalité résiduelle et culture.	5
Agressivité et volonté.....	6
Sources collectives et culture.....	6
Ethique.....	7
L’Altruisme.....	7
Des Signes Aux Manifestations De La Bête.....	8
Les outils de la bête.....	11
LES PRINCIPES MAÇON FACE À LA BÊTE.....	12
Altruisme.....	12
Ethique / Morale.....	13
Connaissance.....	13
Culture.....	13
BIBLIOGRAPHIE.....	14

INTRODUCTION

L'objectif de cette réflexion est d'identifier par quel signes annonciateurs il est possible d'identifier le mal, tel qu'il s'infiltré dans les sociétés pour les gangréner et les détruire, et ainsi détruire les Hommes qui les composent. Nous nommerons ce mal collectif, « la bête », pour donner corps dans ce travail à ce phénomène pernicieux, toujours prêt à s'infiltrer là où on ne l'attend pas. Ceci implique donc de s'intéresser au mal dans ses formes collectives, encore que cela conduise à s'intéresser aux liens entre mal individuel (commis et subi par l'individu) et le mal collectif.

Nous verrons plus loin que définir le mal dans l'absolu n'est guère possible. Le sujet central ne pouvant être traité directement, nous ne pouvons que l'approcher. On peut aborder la question de plusieurs manières. Une première voie serait une approche phénoménologique permettant de tirer des signes communs entre toutes les manifestations de la bête portant atteinte aux sociétés et à leurs membres. Une seconde voie se base sur une approche causale : en recherchant ce qui structure une société et lui permet de progresser, ce qui permet à l'Homme d'accéder au bonheur, on peut cerner pourquoi ces facteurs ont une propriété structurante et permettent à l'individu de s'épanouir. De là, toute atteinte à ces facteurs seront les signes de la bête. C'est cette seconde approche que nous prendrons ici.

PEUT-ON DÉFINIR LE MAL ?

Précisons d'emblée que nous nous placerons dans la dimension du mal dont la cause est humaine. Les autres causes étant considérées comme des impondérables ne concernant pas le sujet de ce midi (catastrophes naturelles, maladies, etc).

Le Larousse [2] définit le Mal comme :

1. Ce qui est contraire au bon, à la vertu ; ce qui est condamné par la Morale (seulement singulier, avec article défini)
2. Ce qui est susceptible de nuire, de faire souffrir, ce qui n'est pas adapté

Le Trésor de la Langue Française ne donne pas de définition claire, pas plus que le dictionnaire philosophique de Lalande [3]. Wikipedia [4], dans un article non validé, rejoint la seconde définition du Larousse :

- Le mal décrit un certain type d'événements, de comportements ou d'états de fait jugés nuisibles, destructeurs ou immoraux, et sources de souffrances morales ou physiques

Comme on peut le constater avec le sens 1 du Larousse, il est souvent défini par opposition au Bien. Posé ainsi, son acception devient relative et montre qu'il ne peut guère être conçu comme un concept indépendant en soi. Par contre, selon le sens 2 du Larousse, on peut le reconnaître par ses effets sur celui qui le subi : dépendance, effroi, affliction, vexation.

Le problème sémantique ci-dessus se renforce par la difficulté de tracer la frontière bien/mal, car ceci impliquerait de connaître la Vérité dans son aspect absolu. Or prétendre connaître la vérité absolue engendre l'intolérance, donc un système absolutiste, lequel

conduit à la négation même du bien et du mal. Y aurait-il donc une impossibilité à définir le mal de manière tangible ?

Notons que les définitions ci-dessus sont essentiellement centrées sur le mal causé ou subi par l'individu. Néanmoins, la définition de Kant ([4], Le mal) englobe une extension à un mal collectif :

- **Le mal est mauvaise action ou tout comportement qui ne peut être généralisé à tout le monde sans déclencher le chaos.**

Dans cette acception étendue, Kant suggère que, le mal allant à l'encontre du bien collectif, il ferait régresser l'Humanité vers un niveau inférieur. Il y a là une nuance à la fois temporelle et hiérarchique : le chaos était plus ou moins grand avant tel évènement. Je serais donc tenté de proposer une redéfinition qui inclurait l'aspect individuel et collectif dans cette perspective temporelle et hiérarchique :

- **Le mal est ce qui fait régresser l'Evolution de l'Homme**

Ainsi conçu de manière évolutionniste, le mal conserve sa notion relative par rapport au bien, moteur de l'évolution de notre espèce. Néanmoins, il ne peut être reconnu avec certitude qu'à posteriori, lorsque nous avons assez de recul pour mesurer objectivement l'avancement des sociétés par rapport aux choix moraux et sociétaux qu'elles ont faits. Ceci replace donc l'Ethique au centre du problème de ce midi, car du choix et de la justesse de ses principes dépendront les définitions du bien et du mal. Dans une telle approche, l'Ethique n'est plus un concept résultant d'une démarche purement morale, mais un besoin matérialiste dont dépend la survie de l'espèce.

Pour illustrer ce propos, prenons l'exemple de la chute de la civilisation de l'île de Pâques [5]. Les Pascouans ont abattu tous leurs arbres : était-ce immoral ? Non, bien sûr, puisqu'ils n'avaient pas une Connaissance suffisante de la catastrophe qui en découlerait. Par contre, le niveau de Connaissance que nous avons acquis nous permet de comprendre que cet abattage est la cause de leur perte. Il en découle deux conclusions majeures pour l'Ethique à notre niveau actuel de civilisation :

- **La Connaissance est un moteur de l'évolution de l'Humanité**, elle est donc du domaine du Bien (preuve par l'absurde : l'ignorance des Pascouans les a perdus). **Toute atteinte à la Connaissance est donc un signe de la bête.**
- L'exploitation abusive d'une ressource est néfaste à l'Humanité, cette démarche se range donc du côté du mal.

La difficulté de définir le mal s'alourdit ainsi de celle de reconnaître ce qui relève du Bien ou du mal à l'instant présent. Il va falloir anticiper les conséquences de tous les choix éthiques sur l'avenir de l'Homme et de l'Humanité. Non seulement apparaît ici une notion de risque, puisqu'il faut parier sur le résultat positif du choix qui est fait, mais ce choix n'est pas fixe dans le temps, en raison même de l'évolution qu'il va orienter dans le bon ou le mauvais sens.

En pratique, en fonction de ses Connaissances, de sa capacité de réflexion et du degré d'avancement de son Ethique au moment considéré, un groupe humain élaborera des choix qui différeront des choix d'un autre groupe partant de Connaissances, d'une réflexion et d'une Ethique différentes. Il y a donc, comme dans tout processus évolutif, une diversification suivie d'une sélection : le groupe / la société le plus adapté survit.

A titre d'exemple, les peuples antiques qui ont choisi la loi du Talion, plutôt que la vengeance, ont permis une meilleure progression de leur société. Mais avaient-ils définitivement raison ? Non, puisque les Romains ont développé un modèle sociétal plus avancé basé, entre autres, sur le tout nouveau concept de justice.

LES ORIGINES DU MAL

Les principaux penseurs qui ont abordé la question du mal (Kant, Leibnitz, Ricoeur), l'ont fait sous l'angle religieux. Ceci les conduit :

- A lier le mal au péché en tant que « transgression volontaire ou non de la loi divine » ([4], Péché). L'existence d'une loi divine est en conflit avec la démarche libre-déterministe de la F.:M.: , et le péché ne sera pas au menu de ce midi.
- A vouloir résoudre l'énigme de la théodicée « Dieu est tout puissant, Dieu est absolument bon, pourtant le mal existe » ([6], 20), on est conduit à des raisonnements casuistes auxquels je ne souscris pas. On ne peut en aucun cas bâtir un raisonnement sur une conclusion admise par avance : « Dieu existe ».

Il nous faut donc sortir des justifications mythiques des origines du mal, et s'en tenir à la logique.

Origines extérieures

Catastrophes naturelles, maladie,... sont des sources majeures de maux endurés par l'Homme, mais elles ne constituent pas le sujet posé ici. Néanmoins, elles peuvent influencer sa psychologie et agir indirectement sur le mal que cause un individu (voir ci-dessous)

Origines humaines

Nous diviserons les origines du mal en sources individuelles et collectives.

Sources individuelles

Généralement, le mal est perçu et étudié dans sa dimension inter-individuelle, c'est-à-dire qu'il y a UN individu qui l'inflige et UN autre qui le subit, l'un et l'autre étant identifiables. Il est rarement étudié sous son aspect collectif, le mal infligé ou subi par une collectivité d'hommes. Dans ce cas, ses manifestations comme ses causes sont plus diffuses, donc plus difficiles à cerner. Néanmoins, nous nous intéresserons tout d'abord à la dimension inter-individuelle, car elle est étroitement liée au mal collectif. Au niveau individuel, la dépendance du mal à l'agressivité de l'Homme est également plus évidente qu'au niveau collectif, ce que nous étudierons brièvement ci-dessous

Vulnérabilité de la condition d'Homme

En acquérant sa conscience, l'Homme a réalisé que certaines formes du mal étaient, par essence, inévitables, car inhérentes à sa nature (finitude, vulnérabilité). Cette conscience d'un mal immanent ne conduirait-elle pas tout un chacun à être tenté par une forme de compensation consistant en la participation de l'individu à un certain degré du mal envers les autres ? Autrement dit, la tentation du mal (fait à autrui) est-elle inhérente à la finitude humaine ? Si c'est le cas, n'y a-t-il pas toujours une part non consciente, dans l'esprit de celui qui assume sciemment sa malfeasance, comme le tortionnaire ? Nous verrons plus loin que cette question, si elle semble, à première vue, ne relever que de la dimension individuelle du mal, elle s'explique aussi par sa dimension collective, via la transmission culturelle.

Animalité résiduelle et culture.

Lors d'une première réflexion, l'animalité résiduelle de l'Homme nous était apparue comme une explication à son agressivité le conduisant à être auteur du mal à ses semblables. La réalité semble être nettement plus complexe. Dans son ouvrage, « L'agression, une histoire naturelle du mal », l'éthologue K. Lorenz considère « l'agression intra-espèces ... comme le plus grave de tous les dangers » ([7], 36), mais ajoute « cette quantité néfaste d'agressivité [de l'Homme]... provient d'une sélection intra-espèce qui a agi sur nos ancêtres pendant plusieurs millénaires lors du néolithique inférieur ... cette guerre a dû provoquer une sélection extrême de toutes les prétendues vertus guerrières » ([7], 47). Néanmoins, il ajoute : « Loin d'être le principe diabolique, destructeur que la psychanalyse veut discerner en elle, [l'agression intra-spécifique] est indubitablement une partie essentielle de l'organisation des instincts pour la protection de la vie » ([7], 54).

Une première fonction de cette agressivité est « que les individus soient répartis aussi régulièrement que possible dans l'espace vital disponible » ([7], 37). Voilà une observation directement applicable aux banlieues où l'on rassemble dans un espace confiné des personnes exclues du travail, donc de leur reconnaissance en tant qu'acteurs de la société. L'agressivité ne peut qu'être à son comble, dans un espace insuffisant.

Un mécanisme important de redirection de l'agressivité vers des voies inoffensives au cours de l'évolution est la ritualisation qui est illustrée comme suit par K. Lorenz. Chez certaines mouches dansantes, le mâle présente à la femelle une proie à la femelle avant l'accouplement, pour ne pas être lui-même dévoré. Chez d'autres mouches dansantes, l'évolution a remplacé la proie par le tissage entre les pattes du mâle d'un voile blanc qui excite la femelle. A partir d'un rite de contrôle de l'agression, la pression évolutive a produit un nouveau rite parfaitement autonome et transmis génétiquement. Par contre, « les rites culturels de l'Homme – qui se forment au cours de l'histoire – ne sont pas incorporés dans le patrimoine héréditaire ... chaque individu doit les apprendre à nouveau » ([7], 72).

Par conséquent, il serait faux de croire que l'homme puisse échapper aux instincts de l'animal qu'il reste, mais, pour ce qu'il en a perdu, il doit les remplacer par un acquis culturel, lui-même élaboré au fil de l'évolution. Ce qui répond à la question du

tortionnaire posée plus haut : avait-il reçu l'héritage culturel qui lui aurait transmis les limites à ne pas franchir pour préserver la survie de l'espèce ? Visiblement, non.

Agressivité et volonté

Bachelard, dans ses réflexions sur « *La Terre et les rêveries de la volonté* » a également mis en évidence la fonction indispensable de l'agressivité [8]. Au fil de sa maturation psychologique, l'enfant apprend à imprimer sa volonté dans des matières de plus en plus dures, comme le sable, puis le bois, puis le métal. Citant le poète Charles-Louis Philippe, il affirme que « pour être sabotier, il faut être en colère », et montre ainsi que pour vaincre la résistance de la matière dure, il faut une révolte de l'individu causée par la résistance que lui oppose cette matière. Nous nous trouvons bien ici encore dans un mécanisme qui fait appel à l'agressivité et la redirige vers un but utile. Bachelard étend également le raisonnement aux réalisations intellectuelles dont la difficulté de réalisation requière également une révolte de l'intéressé contre la dureté symbolique de la tâche à accomplir. Il ne semble pas douteux qu'une personne dénuée de toute agressivité aura le plus grand mal à réaliser de grandes choses et qu'à l'inverse, très peu des grandes réalisations humaines n'auraient vu le jour en l'absence de cette agressivité, agressivité bien sûr redirigée vers des buts supérieurs.

Sources collectives et culture

Dans le précédent paragraphe, nous entrevoyons le lien entre les dimensions inter-individuelles et collectives de l'agression intra-spécifique. « La ritualisation culturelle mène de la communication au contrôle de l'agression, puis à la formation d'un lien (processus analogue à celui de la ritualisation instinctive) » ([7], 81). Paradoxalement, notre éthologue constate que « Le lien personnel, l'amitié, se trouvent uniquement chez des animaux dont l'agressivité intra-spécifique est très développée » ([7], 209). Mais ce lien personnel a des limites. « Tout groupe humain trop grand pour être cimenté par l'amour ou l'amitié personnels, dépend, pour son existence même de ces trois fonctions » : « supprimer les luttes à l'intérieur du groupe, consolider l'amitié du groupe, et opposer le groupe en tant qu'entité indépendante à d'autres groupes semblables », et ces fonctions sont « ritualisées grâce à la culture » ([7], 81-2). Ceci conduit à une pseudo-spécification culturelle, plus rapide que la spécification phylogénétique. Par conséquent « la sélection naturelle détermine l'évolution des cultures, aussi bien que celle des espèces » ([7], 249).

« En philosophie, le mot **culture** désigne [...] ce qui est de l'ordre de l'acquis et non de l'inné » ([4], « culture »). A partir des lignes qui précèdent, toute interruption de la transmission culturelle pourra donc avoir des conséquences graves sur la prévention du mal individuel et collectif : affaiblissement du lien à l'intérieur du groupe, et apparition de luttes internes, affaiblissement des capacités de défense du groupe vis-à-vis de l'extérieur. Remarquons que des régimes intégristes, comme les Talibans, utilisent cette « déculturation » comme moyen de soumission des populations. De la même façon, les démarches colonisatrices ont conduit à une perte d'identité destructrice des sociétés amériennes et aborigènes, notamment. « Pour tuer une culture, il suffit de la mettre en contact avec une autre, surtout si cette dernière est plus évoluée » affirme K. Lorenz ([7], 251). La qualification de « plus évoluée » peut bien sûr poser question, et je préférerais

parler de culture plus dominante. Néanmoins, **je mettrai les attaques contre la culture au nombre des signes de la bête.**

Ethique

Au nombre des acquis les plus importants de la culture, nous trouvons l’Ethique et la Morale. C’est l’Ethique qui permet « d’agir avec la conscience d’une action sociétale responsable » ([4], « Ethique »). Par conséquent, selon K. Lorenz, **une absence d’Ethique conduira** à une irresponsabilité sociétale, donc **à une forme majeure du mal**. Mais pour atteindre son but, « la Morale tire l’énergie nécessaire au contrôle du comportement humain des même forces primaires qu’elle est destinée à régler » ([7], 237). Ces mécanismes sont « bien plus anciens que la raison » et sont aussi « la source de l’amour, de l’amitié et de toute chaleur affective » ([7], 239). Ainsi, le contrôle de l’agressivité n’est possible que par la redirection de l’agressivité elle-même.

Si transmission culturelle et éthique sont censées prémunir l’espèce humaine du mal, dans une certaine mesure, seraient-ce là des règles immuables ? Certes non, puisqu’ils sont le fruit de l’évolution. Ainsi l’esclavage a paru acceptable de l’antiquité au XVIII^{ième} siècle, puis est progressivement devenu le crime contre l’Humanité que nous reconnaissons de nos jours. Mais l’évolution procède par essais et erreurs, et ce qui est dans l’erreur disparaît. Ainsi l’Homme a tout intérêt à ne pas se tromper de chemin, à prendre le relai du processus essai/erreur en tentant de fixer lui-même ses choix éthiques, et à en anticiper les conséquences. Ainsi les choix basés sur l’égoïsme, l’intérêt à courte échéance de telle ou telle société humaine conduiront à la disparition de cette société, voire de l’Humanité entière. Nous le constatons avec de plus en plus d’évidence avec les choix environnementaux que nous devons faire de toute urgence.

Il en résulte une importance toute particulière de la Connaissance des situations antérieures, donc de l’histoire, afin de savoir analyser les causes des cataclysmes sociétaux du passé, et d’en tirer des règles permettant d’anticiper les risques et avantages des choix que nous sommes en train d’effectuer. Or analyser présuppose une capacité et une liberté de réflexion, laquelle est elle-même une dimension du Bien. J’associerai donc les atteintes contre la Réflexion avec celles contre la Connaissance, car sans la Réflexion, la Connaissance se trouve amputée de sa capacité de projection dans l’avenir.

L’Altruisme

Un autre éthologue, L.A. Dugatkin, Professeur à l’Université de Louisville, a étudié la coopération au sein des espèces animales [9]. Il montre clairement que cette coopération est le fruit de l’évolution, et qu’elle offre un bénéfice, non pas forcément pour l’individu lui-même, mais pour l’espèce concernée toute entière, et sa préservation. Dans les stades les plus avancés la coopération animale, on peut clairement parler d’une dimension altruiste. On est ainsi en droit d’affirmer que, loin d’être l’apanage de l’espèce humaine, il y a un continuum depuis les stades les plus primitifs de la collaboration animale, jusqu’à l’Altruisme humain, le premier étant probablement issu d’une transmission génétique et le second d’une transmission culturelle, l’un comme l’autre résultant de la même pression de la sélection. Par conséquent notre Ethique semble

trouver ses racines dans des justifications tout à fait matérielles de préservation de l'espèce.

L'Altruisme véritable est sans contre-partie, affirme le moine bouddhiste, Matthieu Ricard ([10]). C'est certainement justifié et louable au plan conscient et individuel. Mais s'il n'y avait pas quelque part un quelconque avantage, pourquoi l'Altruisme serait-il un jour apparu ? Sauf à croire à une insufflation divine, c'est bien qu'il y a eu, au cours de l'Evolution, un bénéfice pour l'espèce humaine. Idée que Matthieu Ricard admet en fait totalement, puisqu'il consacre plus loin tout un chapitre à l'émergence de l'Altruisme dans le contexte de l'Evolution.

Des lignes qui précèdent, nous avons vu comment la redirection de l'agressivité, et du mal qu'elle engendre, conduit au lien inter-individuel, puis, chez l'Homme, au rôle de la transmission culturelle pour assurer la maîtrise de cette agressivité. Néanmoins, au niveau collectif, il existe des formes du mal qui ne semblent pas résulter d'une quelconque agressivité, comme le chômage, l'absence de domicile, le manque de soins, etc. Ces maux ne viennent pas d'une démarche consciente d'infliger des vicissitudes, pourtant inacceptables, à nos semblables. Dans certains cas, soulager l'autre coûterait à notre confort, ce qui relève de l'égoïsme. Mais dans d'autres cas, cela n'affecterait en rien notre petit confort et ne nous demanderait qu'un peu d'attention à l'autre. Dans les deux situations, cela relève d'un manque d'Altruisme.

Si ces observations concernent la responsabilité morale d'un individu pour un autre, il faut élargir la réflexion à l'Altruisme collectif, à savoir d'un individu pour une société entière, comme de cette société envers elle-même ou d'autres sociétés. Ceci vaut en particulier pour toutes les formes de protection sociale qui tissent une solidarité active entre tous les membres d'une société : assurances chômage ou maladie, retraites, etc. Toutes les régressions que nous constatons actuellement dans la protection sociale, sont en fait la manifestation d'une perte d'Altruisme au plan collectif. **Cette perte d'Altruisme est bien un signe majeur de la Bête**, mais comme il ne concerne pas directement notre responsabilité d'individu envers un autre individu, nous feignons de croire que nous en sommes innocents. Néanmoins, dans les sociétés avancées, chacun, par ses choix politiques, porte sa part de responsabilité dans les options sociales et sociétales du pays où il vit. Seule une démarche altruiste active, une interrogation sur son engagement personnel en faveur d'une société plus solidaire peut pallier à cette indifférence complice de la bête.

DES SIGNES AUX MANIFESTATIONS DE LA BÊTE

De ce qui précède, nous avons identifié quatre grands piliers qui sont des fondements très généraux de l'Humanité et dont l'atteinte constitue un mal absolu :

- L'héritage culturel
- La Connaissance,

- L'Éthique
- L'Altruisme

Je les place volontairement dans cet ordre, car Connaissance et Éthique peuvent être considérés comme des éléments de l'héritage culturel, et l'Altruisme un élément de l'Éthique.

Voyons comment la bête se manifeste pour instiller le mal.

Perte de l'héritage culturel

La destruction de toute trace d'une culture et de ses symboles est caractéristique des sociétés qui veulent anéantir un autre peuple ou asservir leur propre peuple. Tels les autodafés des livres d'écrivains allemands désapprouvés par le régime nazis, et la création d'une chambre de la culture du Reich pour contrôler toute la culture allemande

L'un des exemples les plus récents est la destruction en 2001 par les talibans, des bouddha géants de Bâmiyân, en Afghanistan. Dans le passé, le christianisme a fait de même en détruisant ou en « christianisant » les monuments romains, ou la grande mosquée de Cordoue. **Détruire la mémoire collective pour frapper un peuple entier d'amnésie est une arme de destruction massive**, car nul ne peut vivre sans ses repères culturels, et, à ce titre, **ce genre d'acte devrait être poursuivi par le tribunal de La Haye comme crime contre l'humanité.**

Mais ne nous croyons pas innocents de tels crimes : les minorités ethniques sur toute la planète sont toutes vouées à la disparition, par le seul effet de notre culture occidentale mercantile, qui attire leur jeunesse vers des paradis illusoires. Par la destruction des forêts primaires qui constituent leur héritage culturel, et non le nôtre. Par le mépris des peuples dominants qui les considèrent comme des sauvages et les conduisent à renier leur propre culture, donc à s'autodétruire (par ex. alcoolisme des aborigènes).

Selon ce que nous avons envisagé plus haut, si la transmission de la culture est interrompue, l'évolution prend une direction régressive, ce qui fait disparaître les inhibitions au mal et à la violence. C'est le cas des sociétés occidentales, et ses banlieues, où enflent la violence, car elles deviennent « a-culturées », et ceci quasi intentionnellement, ou tout au moins sciemment. Ces populations sont simplement abandonnées à elles-mêmes, dans l'indifférence générale, et privées é la fois de la transmission culturelle qu'apporte une scolarité normale, et de l'expérience pratique de la solidarité que procure l'intégration dans le monde du travail. Si la culture crée du lien et inhibe l'agressivité intra-espèce, elle est aussi vectrice de l'acquis permettant de transmettre les inhibitions au mal, inhibitions non génétiquement transmissibles. « Sans rites traditionnels...et sans coutumes représentant un bien commun, ... tous les êtres humains seraient incapables de former des unités sociales plus grandes que le groupe familial primitif » ([7], 254).

Atteinte à la Connaissance

La Connaissance peut être considérée comme un élément de l'héritage culturel, dans la mesure où, comme la culture, elle représente un domaine qui relève de l'acquis. Il faut lui associer la Réflexion puisque la Connaissance ne germe que si elle est précédée de la réflexion, associée à la liberté de pensée.

Selon notre tentative de définition exposée plus haut, 1) le mal est ce qui fait régresser l'Évolution de l'Homme 2) la Connaissance est un moteur de l'évolution de l'Humanité. Par conséquent, une atteinte à la Connaissance est une manifestation patente du mal. Des exemples criants de ce travail de sape de la Connaissance se trouvent dans les intégrismes religieux, comme le créationnisme qui surfe sur l'ignorance de la population. Non seulement ils falsifient l'information scientifique pour soutenir leur idée pré-conçue, mais ils œuvrent également sur le terrain politique pour faire bannir l'enseignement de l'évolution des programmes scolaires. Ils parviennent à faire accepter la validité de leur théorie comme équivalente à celle de l'évolution, dans l'enseignement américain [11]. Ce genre de démarche ne peut que ramener l'humanité au stade de l'obscurantisme

Perte de l'Éthique et de l'Altruisme

Dans la transmission culturelle, « les coutumes et tabous acquièrent un caractère sacré dont la transgression est sévèrement punie » observe K. Lorenz ([7], 248). Cette sacralisation a pu conduire à l'arbitraire que nous connaissons dans l'histoire de la morale et des religions. Néanmoins, les coutumes et tabous, ainsi que les mythologies religieuses, structuraient les sociétés. Leur disparition au profit de notre non-culture moderne crée un risque majeur pour nos civilisations, car elles ne sont remplacées par aucune morale alternative, sinon l'égoïsme et l'appât du gain. Ce qui est grave est, non d'être immoral, mais d'être amoral, à savoir « indifférent aux idées de bien et de mal » [12]. En fait, il faut avoir des mythes en sachant que ce ne sont que des mythes.

Il existe une forme particulière de l'agression en commun que K. Lorenz nomme « l'enthousiasme militant ». C'est un phénomène de fixation qui intervient à l'adolescence et mobilise pour des causes authentiquement morales. « Sans lui, il n'y aurait pas d'art, de culture, de sciences » ([7], 259). Mais il doit faire l'objet d'un contrôle rationnel, sans quoi, il peut dérapier dangereusement, comme lorsque des adolescents ne trouvent pas de nouveaux idéaux, mais tombent sur des démagogues. Dans les banlieues abandonnées à elles-mêmes, cet enthousiasme militant produit la radicalisation suicidaire que nous connaissons. Associé au besoin instinctif d'appartenir à un groupe, il conduit à la formation de gangs, proches des structures sociales primitives.

- Une autre facette néfaste de nos sociétés occidentales, est l'individualisme que cultive l' (ultra) libéralisme. Les universités américaines utilisent le sport dans le but de développer l'esprit de compétition, là où il faudrait de la coopération. Ce mauvais penchant est soigneusement entretenu dans le reste des études universitaires et se répand rapidement en Europe. Il annihile toute retenue dans la recherche du profit, quelle qu'en soient les conséquences pour la population. La compétition « transforme des êtres humains en une nouvelle espèce, intermédiaire entre les

humains et les monstres » affirmait A. Jacquard [13]. La soi-disante « concurrence non faussée » sur laquelle se construit l'Europe [14], me semble être un aboutissement de cet individualisme forcé, et conduit à la destruction des protections sociales que nous mentionnions plus haut. Cette démarche va donc complètement à l'encontre de l'Altruisme.

Les outils de la bête

Nous nous contenterons d'énumérer ici quelques outils que la bête utilise pour instiller et répandre le mal :

- a) La manipulation culpabilisatrice. (ex. confession pratiquée par l'église, culpabilisation des chômeurs dans les sociétés néolibérales, etc).
- b) Le bouc émissaire, qui se base sur le principe qu'il est plus facile de mobiliser « contre » que « pour » quelque chose. C'est le mécanisme de prédilection de l'extrême droite.
- c) La vengeance, qui découle en fait de l'identification du bouc émissaire.

Nous pouvons ajouter à cela les sept signes identifiés par le F. : Ioan [15]:

1. La voie unique.
2. L'aversion pour l'homme.
3. Les idées sont plus importantes que les gens.
4. Le viol de la sphère privée, de l'intimité, de l'âme
5. La mentalité de persécution et le rejet de l'altérité.
6. L'appel constant aux émotions les plus basses tout en clamant de nobles idéaux.
7. Le projet sans plan.

Je rapprocherais la presque totalité des points ci-dessus à la notion de **simplisme développée par [16]**. Simplifier à l'extrême mobilise les foules, comme elle avait pu le constater dans sa résistance contre le nazisme, puis dans son engagement au parti communiste et finalement son rejet des méthodes de ce parti. Elle ajoutait, « le simplisme tue ». Ainsi, le simplisme ne serait-il pas la boîte à outil de la bête contre la Connaissance et la Réflexion ? Je n'ai pas pu identifier d'étude philosophique ou sociologique du simplisme. Son importance me semble telle, qu'il mériterait une réflexion approfondie. C'est lui qui permet de caricaturer tellement les faits, qu'ils font réagir le plus grand nombre en jouant au besoin sur les aspects les plus sombres de l'esprit humain.

LES PRINCIPES MAÇ.: FACE À LA BÊTE

Tout au long de la réflexion qui précède, la démarche Maç.: s'inscrit en antithèse, voire en antidote, des signes de la bête. L'appréhension du symbole est, en principe, une formation de l'App.: à la compréhension d'un objet multifacial. Chaque F.:M.: tente d'en percevoir autant de faces que possible, en sachant qu'il ne les appréhendera jamais toutes. C'est donc une démarche qui se pose en antithèse de la pensée unique, du simplisme de la bête.

Reconsidérons les quatre piliers de l'Humanité identifiés plus haut, Altruisme, Ethique, Connaissance et héritage culturel, en regard des buts et principes de la Maç.: libérale. Pour ne pas rechercher dans les principes de chacune des ObOb.: libérales, nous considérerons principalement les déclarations du CLIPSAS, qui, en tant qu'organisme fédérateur de la Maç.: libérale est censé refléter les principes communs. Nous commencerons par l'Altruisme,

ALTRUISME

Il représente l'un des fondements de la Maç.: , tant libérale que régulière. En s'appelant FF.: , les FF.:MM.: placent au premier plan la Frat.: qui les unit. « L'essentiel de la franc-maçonnerie réside dans son idéal social de fraternité » affirme le Clipsas [17]. Mais si l'Altruisme était restreint à la seule Frat.: entre ses membres, ceci justifierait les critiques de copinage que nous adressent nos adversaires. En fait la Maç.: vise à ce que ce concept soit un but pour l'humanité entière : « que tous les habitants de la Terre s'unissent dans des actions favorisant l'émergence d'une vraie solidarité humaine » [17], et chaque F.:M.: s'impose une démarche altruiste au-delà de notre seule communauté : « Le franc-maçon s'oblige à la sagesse et à l'amour de son prochain et s'engage par là-même à aider activement tout homme en détresse » [18]. Si ce qui précède relève de la démarche individuelle de chaque F.: ou S.: , les membres des ObOb.: libérales mettent aussi en pratique cet Altruisme en soutenant des projets sociaux qui répondent à ces objectifs. Ce sera le cas lorsque, au XIXième siècle, des FF.:MM.: s'engageront dans la naissance de la Mutualité [19], embryon de la sécurité sociale. En Suisse, Élie Ducommun (1833-1906), inscrivit à son programme de Grand maitre de l'Alpina d' « Etudier un nombre restreint de réformes sociales pratiques dont l'utilité est reconnue comme incontestable, pour rendre meilleures et moins précaires les conditions d'existence des couches dites inférieures de la population » [20]. Ducommun toujours, avec le F.: Louis Ruchonnet, président de la Confédération Helvétique et Henri La Fontaine, F.:M.: belge, furent les pères fondateurs du Bureau International pour la Paix (BIP) [20]. Ducommun et Lafontaine furent prix Nobel de la Paix, l'un en 1903, l'autre en 1913, tout comme le BIP (Bureau International du Travail) en 1910.

Par ces exemples, on constate que, même des ObOb.: régulières sont amenées à mettre à l'étude des LL.: des projets altruistes. Par conséquent s'en tenir à l'amélioration de l'Homme, comme nombre de FF.:MM.: , et omettre de travailler à l'amélioration de la

société, est un manquement à notre engagement altruiste, lequel est clairement rappelé dans tous les principes Maç.:.

ETHIQUE / MORALE

Là encore, Ethique et morale sont consubstantielles à la F.:M.:. « Un Maç.: est obligé, en vertu de son titre, d'obéir à la loi morale » stipule la première phrase des constitutions d'Anderson [21]. Un colloque sur l'Ethique organisé par le Clipsas précise : « La conception maçonnique de l'homme individu majeur veut que nous soyons conscients du fait que nous portons individuellement la responsabilité pour tout ce que nous faisons. Toutes nos décisions, toutes nos actions, toutes omissions ont des conséquences. [...] Nous considérons l'humanité comme notre famille ... Voilà pourquoi nous nous engageons pour forger une Ethique mondiale » [18].

CONNAISSANCE

La Royal Society, l'académie anglaise des sciences, a été fondée en 1662 grâce à l'action du savant et « accepted free-mason » Robert Moray [18]. Au XVIII^{ième} siècle, la Franc-Maçonnerie a joué un rôle important dans l'élaboration et la diffusion de l'encyclopédie, dont les principaux auteurs étaient d'ailleurs également francs- maçons (Voltaire, de Lalande, Condorcet, Puissieux, Diderot, d'Alembert).

La F.:M.: cultive la Connaissance. Dans le Rit.: Français de passage au grade de Comp.:, on demande au candidat d'honorer la Connaissance. Le Clipsas insiste sur l'importance qu'« apprendre à connaître, [...] c'est donc, d'arriver à la Connaissance. En Maçonnerie nous acceptons comme vérité, tout ce qui peut être prouvé par la science, l'expérience, ou démontré par l'intelligence, autrement dit, la faculté de pénétrer dans la cause des choses le plus profondément possible » [22].

CULTURE

Selon la définition de l'UNESCO, «la culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances» [23].

Sous un tel angle, on constate que l'histoire de la Maç.: se fond avec le développement culturel de tout le monde occidental. Nous avons mentionné plus haut la contribution des philosophes FF.:MM.: dans l'éclosion du siècle des Lumières, dans la naissance d'une réflexion scientifique autonome avec la Royal Society. Elle a pleinement participé à l'histoire, avec la naissance des Etats Unis (La Fayette, Washington), à l'unification de l'Italie (Garibaldi) ; aux évolutions sociales (E. Ducommun, E. Basly, M. Blondel). L'aspect artistique est tout autant marqué par la F.:M.: : Mozart, Goethe, Giacometti, etc. Ce ne sont que quelques exemples pris au hasard.

En quoi cette contribution a-t-elle été utile ? Dans un occident initialement tout régenté par le Christianisme, la contribution Maç.: a participé d'un mode de raisonnement libéré du pré-déterminisme religieux, qui restreignait l'investigation humaine. En mettant en cause les systèmes autoritaires, puis les dérives ultra-libérales, elle a participé et continue de

participer du progrès démocratique et social. Elle reste, comme en Belgique, un contrepoids à une volonté hégémonique du catholicisme. Pour se convaincre que ce rôle n'est pas sans effet, il suffit de rechercher sur internet les sites intégristes, d'extrême droite et d'autres ramassis de pensée unique et d'intolérance, et de lire tout le mal qu'ils pensent de nous.

BIBLIOGRAPHIE

1. Rousseau, J.-J., *Émile ou de l'Éducation. Livre IV*. 2002.
2. Larousse. *Larousse*. Available from: <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue>.
3. Lalande, A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. 2006, Paris: Presses universitaires de France.
4. Wikipedia. Available from: http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Accueil_principal.
5. Diamond, J., *Effondrement*. 2005: Gallimard.
6. Ricoeur, P., *Le mal. Un défi à la philosophie et à la théologie*. 2004, Genève: Labor et Fides.
7. Lorenz, K., *L'agression. Une histoire naturelle du mal*. 1969: Flammarion.
8. Bachelard, G., *La terre et les rêveries de la volonté*. 1948, Paris: José Corti.
9. Dugatkin, L.A., *Cooperation among animals. An evolutionary perspective*. 1997: Oxford University Press.
10. Ricard, M., *Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance*. 2013, Paris: Nil Editions.
11. Huet, S., *L'évolution peu enseignée aux Etats-Unis*. Libération, 2011. **3 Février**.
12. CNRS. *Amoral*. Available from: <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe?19;s=1019472915;b=0;>
13. Jacquard, A., *Je suis absolument contre la compétition, mais pour l'émulation*
En savoir plus sur http://lexpansion.lexpress.fr/actualite-economique/albert-jacquard-je-suis-absolument-contre-la-competition-mais-pour-l-emption_1374900.html#DMcERdeACkGimS6X.99. L'Express - L'Expansion. **2013**(12 septembre).
14. Européenne, U., *Traité de Lisbonne modifiant le traité sur l'Union européenne et le traité instituant la Communauté européenne, signé à Lisbonne le 13 décembre 2007*. Journal officiel de l'Union européenne, 2007. **C 306**(01).
15. Tenner, I., *Sept signes de la bête, avant qu'il soit trop tard*. 2015.
16. Duras, M., *Centenaire de Marguerite Duras*, in ARTE. 2014.
17. CLIPSAS. *Sur nous*. Available from: <http://www.clipsas.com/fr/surnous.htm>.
18. Austria, G.O.o. *L'éthique en Franc-maçonnerie*. [Web] 2002 [cited 2014 11.05.2014]; Available from: <http://www.clipsas.com/txtcol/2002fra-autriche.htm>.
19. Gibaud, B., *De la mutualité à la sécurité sociale: conflits et convergences*. 1986, Ivry sur Seine: Les Editions Ouvrières.
20. Piraux, A., *Hétérodoxie de la compassion : Influence de la franc-maçonnerie dans l'émergence de l'action humanitaire sécularisée au XIXème siècle*. 2013, Université de Genève: Geneve.
21. Anderson, J., *Les Constitutions d'Anderson*. Chaîne d'Union, 1723. **2**(6).
22. Camacho, J.C. *De la théorie à la pratique*. 2006 [cited 2014 11.05.2014]; Available from: <http://www.clipsas.com/txtcol/2006fra-colombia.htm>.

23. UNESCO. *Définition de la culture par l'UNESCO*. 2014 [cited 2014 12.10.2014]; Available from: <http://www.bak.admin.ch/themen/04117/index.html?lang=fr>.